

Une science, sociale ou autre, existe lorsqu'un ensemble d'universitaires, d'accord pour estimer qu'un objet spécifique mérite d'être étudié grâce à des méthodes appropriées sur fond de connaissances théoriques, organisent dans un cadre académique institutionnalisé les recherches et les enseignements qu'ils et elles consacrent audit objet¹.

Vues sous cet angle, les Relations internationales constituent une discipline scientifique du point de vue institutionnel tout d'abord. Que leur autonomie soit reconnue *de jure* comme au Royaume-Uni ou *de facto* comme en Amérique du Nord, ou qu'elle soit plus modestement vécue par certains voire simplement revendiquée par d'autres comme c'est le cas en Europe continentale, les internationalistes abordant les relations internationales à partir d'une approche relevant de la science politique ont à leur disposition des institutions d'enseignements et de recherche inscrites dans la durée, des supports de diffusion et de discussion des résultats de la recherche tels que les colloques, revues et collections d'ouvrages, des procédures de recrutement et d'évaluation reconnues comme socialement légitimes. On peut s'interroger pour savoir si ces dispositifs institutionnels fonctionnent selon les logiques d'un champ scientifique, de même que l'on peut espérer y déceler les signes avant-coureurs de l'avènement d'une science normale des Relations internationales : dans tous les cas, ils tranchent par rapport au passé *ante*-disciplinaire lorsque les relations internationales étaient étudiées par les philosophes (section 1).

Au-delà de leur appartenance au même milieu, les internationalistes se reconnaissent quand ils se rencontrent aussi et surtout pour des raisons de fond, liées à leur objet d'étude : ils sont d'accord pour dire que les Relations internationales portent sur les relations qui se déroulent dans l'espace situé au-delà des frontières des différents États-nations pris individuellement. Il s'agit là cependant de leur plus petit dénominateur commun, car les interrogations relatives à la nature de l'espace international, à l'importance respective des facteurs principaux structurant les interactions qui s'y déroulent, à la priorité à accorder à tel ou tel autre acteur à l'origine des différentes relations, font l'objet de débats incessants entre approches concurrentes. Ces dernières étant par ailleurs opposées au

1. Voir à ce sujet P. Favre (1989), *Naissances de la science politique en France. 1870-1914*, Paris, Fayard.

sujet des méthodes d'analyse, d'enquête et de vérification à mettre en œuvre, et des capacités de ces dernières à rendre compte des phénomènes observés de façon objective ou, plus modestement, intersubjective, il s'ensuit un pluralisme théorique qui voit cohabiter, notamment, des réalistes, des libéraux et des constructivistes (section 2).

La dernière raison, négative cette fois-ci, qui tend à prouver que les Relations internationales sont une science sociale instituée, renvoie aux liens entretenus avec d'autres disciplines universitaires et, plus exactement, à l'évolution de ces liens. Pendant longtemps, les Relations internationales ont eu du mal à défendre avec succès leur autonomie par rapport à des disciplines portant elles aussi sur des objets internationaux et voyant d'un mauvais œil les vellétés d'indépendance d'une approche spécifiquement politologique de ces objets. De nos jours au contraire, les rapports entre ces disciplines se sont apaisés, au point de voir des internationalistes de plus en plus nombreux et de tous bords – politistes, historiens, juristes ou économistes –, s'interroger sur les charmes et les limites de l'interdisciplinarité (section 3).

SECTION I

Une discipline universitaire institutionnalisée

Discipline récente, les Relations internationales ont vu le jour dans l'immédiat après-Première Guerre mondiale en Grande Bretagne. En créant des structures universitaires pérennes, cette institutionnalisation a introduit une double rupture par rapport à la façon dont les relations internationales étaient étudiées jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle. Rupture quantitative, pour la raison simple qu'à partir de 1919, et surtout à partir de 1945 suite à l'enracinement définitif de la discipline aux États-Unis, l'étude académique des relations internationales est devenue une occupation à temps plein pour ceux qui s'y consacrent, alors que par le passé elle était un objet de réflexion parmi d'autres pour les philosophes qui s'y intéressaient.

Mais rupture qualitative aussi. La nouvelle discipline aspire à devenir non seulement systématique mais aussi scientifique ; elle ambitionne d'être guidée, d'abord, par un intérêt cognitif, alors que la pensée politique internationale était mue tout autant, sinon plus, par un intérêt normatif. Alors que les théoriciens internationalistes contemporains cherchent, d'abord, à décrire et expliquer l'objet « relations internationales », les penseurs politiques du passé cherchaient aussi à déterminer quel était le meilleur monde possible en politique internationale, de même qu'ils disaient quoi faire et ne pas faire en vue de se rapprocher de cet idéal. Ceci étant, Frédéric Ramel montre dans son étude de quelques grands textes classiques ayant jalonné la pensée politique internationale que la distinction entre celle-ci et l'étude savante des relations internationales ne saurait être exagérée : les écrits philosophiques contiennent de nombreuses analyses et sagesses éclairant utilement les enjeux et dilemmes de maints processus internationaux en cours.

Un autre lien avec le passé philosophique des études internationales réside dans la survie, une fois les Relations internationales institutionnalisées, d'approches multiples et plurielles entretenant entre elles des controverses par moments comparables aux disputes scolastiques volontiers attribuées aux philosophes. Alors que les sciences formelles et de la nature ont rompu avec le savoir *ante-scientifique* en fondant leurs recherches sur un accord quasi unanime au sujet de l'objet à étudier et des méthodes à appliquer pour ce faire, les Relations internationales ont depuis leur création été traversées par ce que l'historiographie majoritaire de la discipline appelle « les grands débats ». Dans son chapitre, Alex Macleod se demande si ces débats ne seraient pas aussi la manifestation d'un champ scientifique : au terme de plusieurs luttes de concurrence portant sur le monopole de l'autorité scientifique légitime, un paradigme hégémonique réunissant les théoriciens américains *mainstream* autour d'un consensus néoréaliste, néolibéral et constructiviste *light*, aurait émergé, avec pour conséquence un risque d'appauvrissement des Relations internationales en général, et de leur potentiel critique en particulier.

Partant lui aussi des débats inter-paradigmatiques, Jérémie Cornut souligne que ces débats ont été autant de dialogues de sourds entre approches fières de leurs spécificités et à ce titre peu enclines à s'ouvrir les unes aux autres. Soucieux de faire progresser les connaissances cumulatives en Relations internationales, il présente alors le tournant dialogique qu'a connu la discipline depuis une dizaine d'années et dont les partisans ont pour objectif de mettre fin à des luttes considérées comme stériles. Dans l'espoir de voir des combinaisons théoriques pluralistes l'emporter sur le paradigmatisme et ses dérives potentiellement sectaires, ce chapitre propose aussi quelques pistes pour améliorer l'apport des approches synthétiques à une meilleure connaissance des relations internationales.

I. Avant la science

Les relations internationales dans l'histoire de la pensée

Frédéric Ramel

« Sophie trouva que la philosophie, c'était vraiment génial, car elle pouvait suivre toutes ces idées avec sa propre raison, sans avoir besoin de se rappeler ce qu'elle avait appris en classe. Elle en vint à la conclusion que la philosophie n'était pas vraiment quelque chose qu'on peut apprendre, mais qu'on pouvait peut-être apprendre à *penser* de manière philosophique » (Gaarder, 1995 : 57). Cet apprentissage, l'héroïne du *Monde de Sophie* l'effectue en redécouvrant son jeu de lego (des éléments comparables à des atomes qui constituent l'univers) ou bien en rangeant sa chambre (une activité de classification similaire à la mise en ordre conceptuelle engagée par Aristote). Des philosophes grecs jusqu'à Sartre, l'adolescente s'ouvre à l'histoire de cette pensée.

Dans le roman, cette histoire est elle-même mise en abîme. *Le monde de Sophie* correspond à un ouvrage destiné à la fille d'un des personnages : un certain Alberto Knag. En tant qu'auteur de ce livre qui deviendra « cadeau d'anniversaire », celui-ci poursuit un dessein : faire germer l'étonnement à l'égard du monde dans lequel nous vivons tout en ayant soin d'éveiller le lecteur – et surtout sa toute première lectrice – à l'esprit critique. Et parce qu'il exerce les fonctions de casque bleu au Liban, ce père à l'âme pédagogique injecte çà et là des références aux relations internationales, proposant un « petit abrégé de philosophie pour l'ONU » ou encore se scandalisant d'une impardonnable omission effectuée par le mentor de Sophie : le célèbre *Projet de paix perpétuelle* n'est pas cité dans le chapitre sur Kant alors qu'il constitue une œuvre majeure pour comprendre le monde contemporain.

Le fait que des références soulignant de manière explicite l'existence d'une pensée consacrée à « l'international » apparaissent dans une œuvre romanesque telle que *Le Monde de Sophie*, quand bien même elles ne sont pas le sujet central de l'ouvrage, montre que des liens existent entre pensée philosophique et étude des relations internationales bien avant l'émergence d'une discipline autonome en Grande-Bretagne, puis aux États-Unis, lors de la première moitié du vingtième siècle. Preuve que la « théorie des relations internationales » ne se résume pas à l'approche scientifique revendiquée notamment par l'orientation américaine.

En effet, elle éclôt antérieurement à 1919 puisque repérable dans l'histoire de la philosophie. Cette antériorité fait de la théorie des « relations internationales », au sens de théorie normative – à savoir prescrire des conduites ou formuler des jugements moraux –, une branche très ancienne. Mais de quoi celle-ci est-elle composée précisément ? À quoi sert-elle ?

« L'histoire de la pensée internationale » peut se voir appliquer les réponses qu'apporte John Dunn à ces interrogations quand il aborde l'histoire de la théorie politique et ses caractéristiques. En effet, le matériau, les méthodes, ainsi que la signification de la théorie politique offrent un socle d'analyse tout à fait transposable à notre sujet.

Tout d'abord, le corpus comprend les textes classiques des grandes figures philosophiques. Si ce corpus pose parfois débat, notamment en raison de son tropisme occidental, il a le caractère d'écrits incontournables en raison des discussions que ces derniers générèrent à travers les siècles. Ces pensées présentent – ou cachent volontairement – une dimension extérieure : celle des relations que toute entité politique tisse avec l'étranger. Par là, l'histoire de la pensée internationale explore bien un aspect de la théorie politique.

Ensuite, trois orientations peuvent inspirer les manières d'étudier ce corpus : l'approche dite exégétique qui se désintéresse de l'historicité des œuvres, la posture d'inspiration marxiste fondée exclusivement sur le contexte socio-économique (exact contraire de la précédente, elle ne s'attache pas aux préoccupations de l'auteur), la perspective historienne chère à l'École de Cambridge autour de John Pocock et Quentin Skinner¹, laquelle privilégie les intentions des philosophes dans la composition de leurs textes (elle précise les conditions intellectuelles de leur rédaction, et notamment les influences conceptuelles en fonction de l'accès et de l'exposition à certaines sources existantes). Ces trois orientations ne sont pas forcément contradictoires entre elles puisque comparables aux colorations dans une œuvre picturale.

Enfin, pour ce qui est de la signification, elle consiste à offrir des outils en vue de façonner et d'affiner nos jugements politiques encore de nos jours. Selon John Dunn, la théorie politique incarne « la matière qui nous permettra d'appréhender les potentialités et les dangers qui caractérisent le monde de l'homme, auquel nous devons faire face aujourd'hui encore » (Dunn, 1992 : 37). Cette mise en résonance ne doit pas aboutir à l'anachronisme (appliquer les recettes d'hier à aujourd'hui), mais contribuer à rendre plus intelligibles les actions politiques contemporaines ainsi que les cadres dans lesquels elles pourraient s'exercer. L'historien de la théorie politique cultive ainsi quatre interrogations permanentes : qu'est-ce que l'auteur a voulu dire (localisation dans l'histoire) ? Quelles informations le texte nous fournit-il sur l'environnement de l'époque, c'est-à-dire la société dans laquelle vivait l'auteur (apport contextuel) ? Qu'a signifié le texte pour les contemporains et les successeurs (destin des grands textes) ?

1. Voir J. Pocock (1997), *Le moment machiavélien* (1975), Paris, PUF, et Q. Skinner (2001), *Les fondements de la pensée politique moderne* (1978), Paris, Albin Michel.

Que signifient ces textes aujourd’hui pour nous et demain pour les générations à venir (rapport au présent) ?

Ces questions trouvent dans l’histoire de la pensée internationale un terrain d’investigation comme le suggère le présent chapitre. Celui-ci entend explorer quatre moments distincts. Ces derniers n’entendent en aucun cas épuiser l’histoire de la pensée internationale ou bien identifier une évolution linéaire à travers l’histoire. Ils offrent plutôt des jalons dans la compréhension des relations extérieures de diverses formes politiques : la Cité (le moment grec – I), l’empire (le moment cicéronien – II), l’État (le moment bodinien – III), la fédération (le moment kantien – IV). Il s’agira de saisir avant tout trois éléments singuliers à chaque fois : une époque (le contexte d’élaboration de la réflexion), un projet (les centres d’intérêt du philosophe et sa manière de poser le problème « international » auquel il souhaite apporter une réponse), une résonance (l’enseignement contemporain que nous pouvons en tirer encore aujourd’hui)¹. Cet objectif relève du décentrement : l’histoire de la pensée internationale ne se restreint pas à celle des relations entre États nationaux. Plus étendue, elle incorpore en son sein toute réflexion ayant pour objet les lignes de séparation entre unités politiques constituées, ainsi que les propriétés de l’humanité tout comme celles de l’universalité.

I. Le moment grec : de la retenue à l’autarcie

La guerre correspond à l’état normal dans la Grèce des Cités. En tant que relation d’hostilité entre unités politiques, le *polémos* constitue une réalité permanente. Toutefois, un conflit armé singulier en particulier devient événement qui convoque la raison : la guerre du Péloponnèse entre Athènes et Sparte génère une série de réflexions ayant la retenue stratégique voire l’autarcie comme point de convergence.

A. Un détonateur : la guerre du Péloponnèse

Entre 431 et 404 av. J.-C., la Grèce est affectée par une guerre qui oppose deux systèmes d’alliance : la Ligue de Délos pilotée par Athènes, la Ligue du Péloponnèse sous direction spartiate. Né du soulèvement de Corcyre (une colonie de Corinthe elle-même alliée de Sparte) attisé par Athènes, cet affrontement ne se limite plus aux modalités de la lutte hoplitique – affrontement réglé entre citoyens-soldats pour protéger le corps politique et qui n’aboutit jamais à l’invasion de la

1. Pour des raisons d’espace, seule la pensée philosophique sera présentée *in situ*. D’autres pensées se sont toutefois également saisies de l’objet international à l’instar de la sociologie, que ce soit celle des précurseurs ou bien celle des fondateurs. Voir F. Ramel, (2006), *Les fondateurs oubliés. Durkheim, Simmel, Weber, Mauss et les relations internationales*, Paris, PUF.

Cité vaincue. Le grand narrateur de cette guerre, Thucydide (Thucydide, 1990), souligne bien cette transformation en montrant que la spécialisation technique, la ruse ainsi que la manœuvre l'emportent sur le choc des forces entre soldats organisés en phalange (symbole de la Cité unie). La guerre « nouvelle mode » répond moins aux règles de l'affrontement codifié qu'à l'identification des circonstances propices en vue d'initier l'offensive. Choix du moment, stratégie de contournement via le recours à des mercenaires, adoption de l'attaque nocturne : ces caractéristiques s'imposent progressivement. Sous la plume de Thucydide, Thémistocle et Démosthène sont les principales figures qui exploitent ces transformations de la guerre : ils n'emploient la force dans la perspective ancienne qu'en fonction des circonstances opportunes et non en raison des rituels imposés dans le passé (Holeindre, 2010 : 80 et s.).

Cette transformation de la guerre n'est pas sans conséquence sur la façon de penser le rapport à l'extérieur. Et celui qui fut l'historien de cet affrontement peut être considéré comme l'initiateur d'un jugement normatif que ne dédaigneront ni Platon ni Aristote. Certes, le but de la *Guerre du Péloponnèse* ne correspond pas à celui qui anime les créations philosophiques plus tardives. En effet, Thucydide ne réfléchit pas aux conditions *sine qua non* d'une Cité idéale, car « il ne connaît que des Cités réelles, des hommes politiques, des chefs d'armées et des législateurs, il nous montre la vie politique dans sa grandeur âpre et rude, sans oublier son caractère sordide » (Strauss, 1987 : 179). C'est ainsi qu'il souligne l'importance des paramètres externes dans la vie d'une Cité et qu'il impute la cause véritable de la guerre à l'accroissement de la puissance athénienne qui suscite des craintes chez Sparte, poussant celle-ci à entreprendre le conflit sous pression de ses alliées. Toutefois, conclure à l'absence de problématique strictement philosophique chez Thucydide constitue un jugement rapide qui ne résiste pas à l'analyse.

14

Plus précisément, l'objet « Guerre du Péloponnèse » conduit Thucydide à examiner de façon plus large le phénomène « guerre » en général. Par là, il s'intéresse à l'universel, car l'événement qu'il décrit condense les multiples facettes que peut incarner une véritable guerre. Selon Leo Strauss, « la Guerre du Péloponnèse est la guerre à son apogée. Parce qu'elle est universelle et parce qu'elle est un sommet, elle est la guerre parfaite, la guerre absolue. Elle est la guerre, la guerre écrite en gros caractères » (*ibid.* : 199). Cette réflexion épouse ainsi la tendance à l'abstraction qui caractérise la pensée grecque depuis Homère et surtout Hésiode. La tragédie grecque au ^ve siècle exprime d'ailleurs une accentuation de cette tendance. Résultant largement des interrogations suscitées par le début de la guerre, cette accentuation insère les réflexions générales dans une logique d'argumentation qui excuse, condamne ou bien explique le comportement humain. Chez Thucydide, cette dimension surgit à travers un style ou des choix lexicaux permettant de « monter en généralisation » et, implicitement, de livrer un jugement pour l'action future¹. *La Guerre du Péloponnèse* est, dans une certaine

1. À titre d'exemple, Thucydide (1990 : 270) s'attarde à présenter de manière très générale l'épisode de la peste à Athènes afin de dégager « les signes à observer pour pouvoir le mieux, si jamais elle se reproduisait, profiter d'un savoir préalable et n'être pas devant l'inconnu ».